

CHEVAU-LÉGERS MEXICAINS.

On aura pu remarquer ci-devant un dragon appuyé sur son cheval, avec un chapeau rond à grands bords entouré d'une bande de toile blanche. Comme on a voulu donner aux nouvelles troupes une physionomie tout européenne, le chapeau rond a été remplacé par un casque de forme grecque ou soi-disant telle. Il y a quelque chose dans les mœurs locales qu'on ne change pas sans inconvénient, car ces mœurs, ces usages ou ces costumes sont analogues aux circonstances du climat ou du sol, où on le remarque. Le soleil sous le tropique étant perpendiculaire, les larges bords d'un chapeau rond garantissent à peu près les épaules et le corps de ses feux les plus brûlans; lorsque la saison des pluies périodiques commence, les chapeaux à grands bords servent en quelque sorte de parapluie, tandis que le casque par sa forme élégante et guerrière plaît davantage à l'œil, il est vrai, mais laisse couler l'eau le long des oreilles qui restent découvertes; il est plus pesant et s'échauffe davantage à la chaleur du jour. Ces considérations néanmoins n'ont pas fait renoncer les chefs du corps de cavalerie à la petite vanité qui leur faisait adopter le casque, et au grand déplaisir des soldats les nouveaux régimens ont mis à la réforme les vastes chapeaux sous lesquels se cachaient leurs figures bronzées. Les régimens de cavalerie se ressentent dans leur tenue de l'influence anglaise. Les uniformes ont été confectionnés en Angleterre par des arrangemens pris par le général Michelena avec la maison Barclay. Soixante et dix mille fusils, un nombre proportionnel de carabines, de pistolets et tout ce qui concerne l'équipement et l'ornement des troupes ont représenté en grande partie le capital du premier emprunt négocié à Londres par ledit général. La force effective de chaque régiment de cavalerie est de 600 hommes, dont le tiers forme le dépôt et le reste est disponible ou en expédition.



COSTUMES MEXICAINS.

Lancier Mexicain.

*nouveau costume.*



Sereno  
Wachman a Mexico

PLANCHE VINGT-CINQUIÈME.

SERENO-WATCHMAN.

Les longs crépuscules de nos étés, les courtes journées de nos hivers sont inconnus au Mexique placé au-delà du Tropique. La lumière et les ténèbres se partagent presque également les jours, et lorsque six heures du soir sonnent, que le bronze des églises annonce l'instant de la prière, et que les pieux Mexicains découvrent leur tête avec dévotion, prêts cependant à assassiner celui qui ne se conformerait pas à leur dévote pratique; de tous les quartiers de la ville les Serenos se rendent à l'hôtel de la municipalité et rangés en bataille présentent un front de cent lanternes au moins pour passer à l'inspection de leurs chefs et en recevoir les instructions. Leur mission comme celle des watchmen de Londres est celle de crier l'heure et d'annoncer le bon ou mauvais temps, de donner l'alarme en cas d'incendie, d'accompagner chez eux les étrangers égarés ou ceux à qui l'ivresse a fait perdre la raison, enfin d'arrêter ceux qui troubleraient la paix publique et de les amener au corps de garde jusqu'à plus ample information. On ne peut nier que l'institution ne soit bonne, et digne d'être adoptée dans les pays où elle manque. Le Sereno de Mexico, pour conserver même dans son ministère cette teinte religieuse dont les Espagnols ont coloré la moindre de leurs actions, prélude par un lugubre *Alabado sea Dios y n<sup>o</sup> Señora de Guadalupe*, (Dieu soit loué et Notre Dame de Guadalupe), à l'annonce de l'heure et du temps qu'il va signaler. Sa voix monotone retentit dans le silence de la nuit, et le philosophe pourrait calculer que d'effets divers ce réveil produit selon qu'elle pénètre dans l'alcôve de l'ambitieux prêt à conspirer contre la patrie, de l'avidé négociant dont les trésors remplissent le cœur de remords et de soucis, et du couple heureux qui s'est endormi dans l'ivresse de la volupté. Une vieille hallebarde rouillée est l'arme ostensible des Serenos de Mexico, cependant le peu de cas que le bas peuple fait des magistrats civils les oblige à en avoir d'autres d'un effet plus sûr ainsi qu'un chien, fidèle explorateur de tout danger nocturne. Voyez la pl. 25.

SERVANTE INDIENNE.

Malgré l'apparente soumission des Indiens, je crois qu'il faut attribuer à un fonds caché d'antipathie le système qu'ils semblent avoir adopté de ne point cohabiter avec les Espagnols. Près de chaque grande ville il y a un bourg ou un village exclusivement composé d'Indiens. Ils semblent être là pour les besoins et le service des citadins. Le village fournit à la ville tout ce qui exige un travail pénible; comestibles, fourrages, combustibles, tout cela arrive sur les épaules des indigènes. Dans toutes les bonnes maisons on tâche d'avoir *una Indita* une jeune Indienne pour les choses les plus essentielles du ménage, comme puiser l'eau, faire la lessive, avoir soin des enfans, etc. Elles s'acquittent de leur tâche d'une manière qui annonce peut-être une intelligence bornée, mais toujours plus de loyauté qu'on n'en trouverait chez des domestiques créoles. Les Indiens ont des mœurs beaucoup plus simples que les Espagnols. Ils ne se livrent pas au jeu avec autant de fureur, et ils ne partagent point avec le bas peuple des villes ce penchant au vol qui le caractérise. Ils sont doux et timides; peut-être aperçoit-on que cette timidité tient à la conscience de leur esclavage et de l'infériorité politique dans laquelle ils sont tombés. Les souvenirs de leur ancien état ne sont pas encore tout-à-fait perdus chez eux, et malgré qu'ils se soient convertis au christianisme, il reste assurément au fond de leur cœur un attachement caché aux Dieux auxquels la force plus que la persuasion les a fait renoncer. Quand M. Bulloc obtint du gouvernement actuel la permission de déterrer l'ancienne pierre des sacrifices du Dieu de la guerre, celle où l'on versait le sang des victimes, on vit arriver à la capitale beaucoup d'Indiens des environs et surtout des femmes qui y jetaient des fleurs. La prudence conseilla alors au gouvernement de ne plus laisser à la vue du public un objet qui réveillait de telles réminiscences, et maintenant elle est dans la cour de l'université, entourée d'une palissade près de Mexico. La pl. ci-jointe représente une servante indienne de Jambaya. La tunique appelée *Guepil* qui la couvre est d'une étoffe grossière de laine, assez ressemblante à quelques-uns de nos tapis pour le tissage et le dessin.



COSTUMES MEXICAINS.

Servante Indienne

*Guepil. Tunique de laine ouvrée en fleurs.*



COSTUMES MEXICAINS.  
Officier de Dragons.  
*Nouveau Costume*

## OFFICIER DE DRAGONS.

Les élèves de l'école guerrière que Napoléon avait fondée, ne sachant pas se résigner à sa chute, se répandirent dans toutes les parties du globe, où ils crurent que la gloire et la liberté indivisibles dans leur esprit allaient encore leur sourire. Les bords de la Plata, les déserts de la Colombie, les coteaux du Péloponèse, les montagnes de la Catalogne ont reçu l'empreinte de leur course vagabonde, quand ce n'a pas été celle de leurs ossements. Mais le même esprit de liberté conquérante, le même sentiment d'indignation, d'espérance déçue, d'ambition trompée, de mécontentement politique a réuni aussi sous quelques drapeaux des hommes qui s'étaient battus dans des rangs opposés pendant plusieurs années. Ainsi au Mexique, à côté des vieux guerillas espagnols, vous trouvez dans ce même bataillon un Bordelais républicain et un mameluck de la vieille garde. Beaucoup de ces hardis aventuriers périrent dans la malheureuse expédition du jeune Mina qui au commencement d'une brillante carrière fut surpris et fusillé par les Espagnols. Malgré tous les genres de dangers, malgré les mille aspects que la mort a pris pour les surprendre, quelques-uns de ces vaillans compagnons d'armes du plus grand capitaine du siècle existent encore dans l'armée mexicaine, et au service de la république à laquelle ils ont voué leurs connaissances militaires. C'est à eux en grande partie que l'armée doit ce goût dans la tenue qui la caractérise. La pl. qui suit est un croquis d'après nature du comte Stavoli de Parme, major de dragons aux Mexique. Ce jeune homme, après avoir fait la campagne de Russie comme officier dans le 26<sup>me</sup> de chasseurs, rentré dans son pays, n'y retrouvant qu'amertume et humiliation, franchit les mers et alla se ranger sous les drapeaux des Indépendans. Iturbide remarqua son courage et sa force et le nomma capitaine dans sa garde. Après sa chute Stavoli soutint le parti démocratique contre les modérés et se défendit pendant trois jours avec 70 hommes qui lui étaient restés contre 2000 avec lesquels le pouvoir exécutif l'assiégeait. Obligé de céder et condamné à mort, au moment d'être fusillé il dut sa grâce à sa jeune et intéressante épouse, qui se jetant aux pieds du congrès national, parvint à lui sauver la vie. Exilé à la Louisiane, il rentra sous les auspices du gouvernement actuel, estimé de ses nouveaux concitoyens, et chéri de ses soldats.

REGIDOR.

La constitution mexicaine, tout en empruntant aux États-Unis du Nord de l'Amérique le système républicain, a conservé pour son organisation intérieure et réglementaire tout ce qu'elle a cru pouvoir adopter de la constitution espagnole. Comme celle-ci elle a malheureusement maintenu le déplorable article qui proclame la religion catholique la seule et véritable, et exclut et prohibe l'exercice de tout autre culte. Ce que des circonstances toutes particulières rendaient peut-être excusable en Espagne est tout-à-fait déplacé dans un pays qui a besoin de peupler ses vastes provinces, d'abattre d'immenses forêts et de mettre sa population au niveau de son étendue. Quant au régime municipal qui était ce qu'offrait de mieux la constitution des cortès, il se pourrait qu'il fût un peu précoce dans un pays qui sous certains rapports est moins avancé en civilisation ou du moins en éducation politique que l'Espagne. La grande étendue du territoire rend les vexations que se permettent certains alcades et régidors (officiers municipaux), difficiles à éviter. Les alcades des villages ont encore à leur disposition le *cepo*, peine afflictive par laquelle on punit l'insubordination ou certains délits légers. Ce *cepo* n'est autre chose qu'une grande poutre où il y a un trou dans lequel on fait entrer la jambe du prévenu qui reste emprisonné dans une attitude gênante jusqu'à expiation de sa faute. Il est facile d'imaginer que souvent la passion et l'arbitraire se mêlent de ces corrections. Quoiqu'il en soit, la municipalité de Mexico dont la pl. ci-jointe offre un membre appelé régidor, est une puissance qui représente l'élément démocratique de la capitale. Quoique les anciennes traditions du gouvernement royal entrent pour beaucoup dans ses déterminations, quoique le gouverneur de la ville exerce une grande influence sur lui, le nouveau *ayuntamiento* (municipalité) a cru devoir renoncer à la grande écharpe rouge espagnole et adopter un costume à la fois plus élégant et moderne. Peu-à-peu les conséquences du nouveau système ne s'arrêteront pas à l'enveloppe extérieure, mais elle modifieront aussi les idées. C'est alors que la lutte des pouvoirs agitera la société et fera jaillir ces talens, ces énergies, ces ambitions mêmes qui animent la vie des républiques et font de leurs histoires non celle d'un conquérant ou d'une dynastie, mais celle des nations et des hommes.



COSTUMES MEXICAINS.  
 Régidor.  
 Membre de la Municipalité de Mexico. (nouveau costume.)



## COSTUMES MEXICAINS.

Jeune fille de Palenque.  
dans la province de Yucatan.

## JEUNE FILLE DE PALENQUE.

Les provinces méridionales du Mexique sont peuplées d'une race d'hommes qui par ses traits, ses costumes et ses monumens paraît descendre d'une autre race que celle des Aztèques et avoir peuplé antérieurement à ceux-ci les plateaux d'Anahuac, d'où ils auraient été refoulés vers le midi. En Amérique comme en Europe la trace des migrations est du nord au midi. Les femmes indigènes de Tehuantepec, du Yucatan, de Guatimala et celles surtout des environs de Palenque offrent des traits plus réguliers, un teint parfois clair, et un costume qui rappelle quelque chose de celui des anciens Égyptiens et des Phéniciens. Quelques savans prétendent trouver dans les bas-reliefs et les nombreux monumens indiens qu'on déterra au Palenque des traditions de l'architecture phénicienne et se plaisent à y puiser des argumens pour prouver que la race humaine n'a eu qu'une seule et unique origine et que les fils d'Adam ont peuplé toute la terre. Quoi qu'il en soit de ces opinions, qui sont basées sur des restes d'antiquités trop peu connus et trop peu examinés, il est de fait que les monumens palenquiens appartiennent à une civilisation beaucoup plus avancée que celle des Aztèques et des peuples du nord. La belle collection des dessins recueillis par M. de la Tour Allard de la Louisiane peut en faire foi. Les ruines de Mictla et celles du Palenque et d'autres points des provinces de las Chiapas, de Yucatan et d'Oaxaca attestent l'existence d'un peuple puissant et nombreux qui a presque disparu de la surface du globe. Autour des tombeaux d'une nation qui n'est plus, la nature déploie en silence son luxe solitaire, et l'aigle blanc et le reptile venimeux qui doit périr dans leurs serres. La liste de ces dangereux habitans des solitudes méridionales est très-longue et très-variée. Le serpent à sonnettes, le scorpion de la grosseur des lézards, le corallillo aux couleurs éclatantes et à la morsure mortelle, le métate qui ressemble à un long caillou, et beaucoup d'autres dont les noms indiens sont difficiles à retenir semblent s'être emparés de ce sol humide et ombragé, pour en interdire l'accès aux avides recherches des hommes. Des bois précieux encore inconnus en Europe s'élèvent dans ces régions, et il est à désirer que des routes nouvelles les traversent bientôt, pour offrir au commerce les trésors nombreux et variés qu'elles recèlent.

NÈGRE ÉTENDU DANS SON HAMAC.

Ce n'est pas seulement en Europe qu'il y a des maris qui battent leurs femmes; il y en a partout; ce n'est pas un trait caractéristique d'aucune nation. Le fort est toujours tenté d'abuser de sa supériorité sur le faible. La passion décide un acte de violence, cela n'est pas bien, mais c'est dans la nature. Ce qui cependant offre un caractère particulier et local c'est la femme russe qui pleure quand son mari ne la bat pas, et croit n'en plus être aimée, c'est le nègre libéré qui, se balançant mollement dans son hamac de feuilles d'aloès, se prémunit d'un long fouet pour réveiller l'activité de sa compagne pour qui il réserve toutes les peines du ménage. Il est vrai que tous les nègres n'en agissent pas ainsi, mais un ou deux qu'on en ait remarqués donnent le droit à un observateur d'en tirer des conséquences importantes et de les consigner dans la description d'une contrée. Rien ne fait plus d'honneur à l'époque actuelle que le triomphe presque complet qu'elle vient d'obtenir pour les droits de l'humanité outragée dans l'infâme trafic des nègres. Cependant si le blanc ne doit pas arroger le droit de vendre ses semblables comme un vil bétail et de les condamner à l'esclavage et au fouet, il faudrait aussi qu'il se servit de sa supériorité pour empêcher que le nègre libéré n'abusât pas d'un bienfait qu'il vient de recouvrer, et qu'abandonnant la culture de ses champs, il créât des déserts sur les pas de la civilisation, ni que la malheureuse négresse essayât de son époux ces rigueurs auxquelles il vient d'échapper. Cela n'est pourtant que trop vrai. Soit à la Jamaïque, soit à Saint-Domingue, soit sur la côte du Mexique les nègres généralement ne se montrent pas trop dignes de la noble égalité à laquelle on les élève. Leur paresse, leurs champs incultes, leur misère, ont fourni aux antagonistes de leur émancipation, des points de comparaison avec le bien-être des nègres esclaves de la Jamaïque, de la Havane et de la Louisiane. Devons-nous chercher le motif de ces différences dans des causes factices, accidentelles, historiques, dans les lois, dans la religion, ou bien existe-t-il dans l'espèce humaine des conformations incapables de s'élever au sommet de la civilisation, destinées à ramper dans la sphère de la médiocrité, et pour qui la tutelle et la dépendance soient des nécessités? Ce n'est pas dans cette page que l'on peut résoudre de si hautes questions, mais il est toujours bon de les poser.



COSTUMES MEXICAINS.

Nègre d'Alvarado étendu dans son Hamac, faisant travailler sa femme.